

Pour faire aimer notre pays

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **53 (1924)**

Heft 9

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

elle cause la perte et la damnation éternelle d'un grand nombre d'âmes. L'abus du vin est l'œuvre du diable.

Beaucoup de saints craignaient le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison qui met en fureur et fait perdre les bonnes mœurs.

D'où vient que ce vice est si commun ? Cela vient de ce que nos jeunes gens fréquentent trop tôt les auberges. A peine sont-ils émancipés du catéchisme qu'on les voit courir les cafés. Il existe malheureusement, chez nous, la mauvaise habitude de conclure tous nos marchés et de négocier toutes nos affaires à l'auberge.

Quel est le remède ? Améliorer la vie de famille ; le jour où les parents et les enfants sauront se récréer ensemble et boire raisonnablement en famille ; quand on aura la sagesse de conclure un marché sans aller à l'auberge, l'un des plus grands fléaux qui désolent la société aura disparu.

Buvons donc moins de vin et d'alcool ; faisons la guerre au chômage du lundi ; nous diminuerons le paupérisme qui charge si lourdement le budget de nos communes et nous verrons renaître le bien-être dans notre chère patrie.

B. F.

POUR FAIRE AIMER NOTRE PAYS ¹

Les États, vieux ou neufs, s'examinent, passent en revue leurs mérites, cherchent une formule parfaite de leur rôle dans l'histoire. Cette opération intellectuelle ne date pas d'hier. L'idée de race, de tradition, de mission spéciale, s'est fortement installée en nos esprits dès la fin du siècle dernier. Elle a mis en éveil les dignités et les vigilances nationales, et suscita graduellement l'esprit de conquête ou celui de résistance. Il semble bien que la Société des nations et les multiples tentatives de coopération universelle ne mettront pas fin de sitôt à cette phase de nationalisme. Et c'est peut-être mieux : à la veille de collaborer effectivement, il importe que chaque peuple sache à quel point il diffère de tous les autres par son passé, son idéal et ses habitudes politiques.

Dans cette prise de conscience qu'elle doit — pour mieux se sentir vivre — renouveler d'année en année, la Suisse n'a pas la tâche aussi aisée que d'autres nations. Dirai-je qu'avant la guerre elle se contenta trop souvent qu'on vit en elle la terre dès toujours élue de la démocratie, quelque chose de providentiellement achevé en 1848, et qu'on lui présentât en toute occasion son histoire en de banals raccourcis, comme la définitive et trop facile illustration de cette devise : « Un pour tous, tous pour un » ? Dirai-je que, pendant et après la guerre, elle éprouva une satisfaction quelque peu pharisaïque à entendre résumer le « rôle de la Suisse » en ces deux mots : neutralité et humanitarisme, qui se font un noble équilibre ? Mais la Suisse n'est pas seule en Europe à expier le bienfait de quelques grands mots qui, sans être creux ni faux le moins du monde, ne disent pas toute sa nature et ne donnent pas l'image authentique de toute son histoire.

Pour une nation, prendre conscience de soi, c'est percevoir sans effort, dans le passé, comme dans le présent, une imposante unité morale, la vertu même de ces souvenirs communs dont parle Renan. Les villes et pays qui forment la Suisse possèdent en une large mesure le privilège de ces souvenirs communs, mais non pas celui que confèrent une seule langue et une seule race, si mélangée qu'elle puisse être : ce privilège qui, aisément, en toute crise, fortifie dans un peuple le sentiment d'homogénéité. Cet avantage n'est pas le nôtre, et il ne sert de rien, pour faire de nécessité vertu, que les Suisses en nient l'efficacité. L'âme d'une confédération n'est pas tout à fait pareille à l'âme

¹ *La Suisse une et diverse* par Gonzague de Reynold (Fragnière frères, éditeurs, Fribourg).

d'un peuple. Notre unité morale, nous avons plus de peine que d'autres à la saisir. C'est chose de foi, de volonté et de saine connaissance, plus qu'affaire de sentiment et de formules toutes faites. Ce n'est pas ce qu'un élève des classes primaires peut, en quelques jours, s'assimiler ; ni même ce que tout instituteur, si plein qu'il soit de bon vouloir, puisse énoncer dans les termes qu'il faut. Plus que toute autre, notre histoire a besoin de savants interprètes, et notre pays d'habiles révélateurs, non pour nous faire connaître aux étrangers, mais pour nous découvrir à nous-mêmes. S'il est une contrée où soit nécessaire ce qu'on nomme *culture nationale*, c'est la nôtre.

Nous avons, depuis quelque douze ans, un maître en culture nationale, car c'est ainsi qu'il faut définir l'écrivain Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Berne. Son dernier livre, intitulé précisément *la Suisse une et diverse* (Fribourg, 1923), m'engage à parler ici du poète, historien et patriote dont ce pays peut être fier. Reynold, le barde des *Cités et Pays suisses* et des *Bannières flammées*, qui, avant 1914, a su imposer à ses contemporains une vision neuve de la patrie, n'est pas un Suisse bilingue, hybride, qui, par principe, veut tenir un ingénieux équilibre entre deux cultures opposées. Il n'incite pas les Alémanes et les Romands à des concessions réciproques par gain de paix. Il n'est pas le disciple de ces radicaux de 48, si pressés de fondre les différences et de centraliser, de donner à l'édifice disparate la façade conventionnelle d'une république unifiée. Ce terme de République, au singulier, il le réproûve ; il lui préfère le vieux mot de Ligues et la noble expression de Combourgeoisies. Les diversités de coutumes, de paysage, de dialectes, d'architecture, du génie de chaque ville et chaque canton, voilà ce qui, tout d'abord, exalte son helvétisme. Il est du dix-huitième, qui fut notre grand siècle ; il est d'un temps où le pouvoir central était peu de chose, et où l'amitié confédérale trouva son expression la plus spontanée. Il se rattache à la minorité d'intellectuels qui, à cette époque-là, les querelles religieuses éteintes, incarnèrent l'idée suisse. Représentant d'une minorité, fidèle aux vieux mots et aux vieilles institutions, différencié autant qu'il se peut, patricien parmi les bourgeois, catholique au milieu d'un peuple en majorité protestant ; ne croyant guère au progrès ni à la perfectibilité, dans un pays où s'exalta le génie de Rousseau ; ne consentant point, en un milieu où persiste cette habitude, à écrire le mot démocratie avec une majuscule ; seul de son espèce, pour tout dire, et ne craignant pas de déplaire à ses amis, de souligner crûment toute divergence entre leurs esprits et le sien, tel est l'homme qui, inlassablement, nous remet sous les yeux le spectacle de la patrie.

Portant visible la marque de sa ville, de sa foi, de sa caste, Gonzague de Reynold possède une rare connaissance de tous les coins, de toutes les particularités de la Suisse. Demandez à ce catholique de définir la Genève de Calvin ou celle de la Société des Nations, il le fera mieux qu'un citoyen de Genève ; interrogez-le sur la Suisse rhéto-romane des Grisons, sur la littérature même de cette minuscule région, il semble que Reynold ait vécu des années en Engadine. Bourgeois d'une seule cité, il est combourgeois en esprit et en réalité de toutes les autres. Rien ne lui échappe, qui ait trait à la topographie, aux aspects riants ou austères, aux destinées si différentes, dans le cours des temps, de 22 pays maintenant liés. Et ce n'est pas tant le savant en choses helvétiques qui m'étonne, mais surtout l'animateur prodigieux de notre histoire et de notre nature. Qu'il fasse une conférence ou un article de journal, il prend pied en plusieurs siècles à la fois, cite les textes, évoque les héros, raconte et prophétise, passe de la géographie au lyrisme, de la phrase documentée à l'image exaltante.

Le poète et la politique sont en lui parfaitement liés. Autant ils perçoivent l'un et l'autre les singularités et les divergences dans notre minuscule société de nations, autant ils voient comment, en Suisse, la nature même et les nécessités vitales exigeaient l'alliance, le beau mariage de raison d'où nous sommes issus. En racontant, dans son dernier ouvrage, « comment se forme une nation », il a su rendre à la nature ce qui est à la nature, et, mieux encore, à la volonté

des hommes ce qui appartient à cette volonté. Entre tant de pages et de strophes énergiques, il en est une que je citerai :

« Contre lui-même, c'est tous les jours que ce peuple doit lutter. Composé de races différentes, et même opposées ; portant dans sa chair, comme des germes morbides, quelques-uns des plus irréductibles antagonismes qui ont causé et fait durer si longtemps et si cruellement cette guerre ; parlant quatre langues, sans compter les dialectes ; ayant perdu, dès la Réforme, l'unité religieuse, ayant connu ces redoutables et débilitants accès de fièvre, les discordes civiles, il renferme en lui toutes les causes possibles de division. Et pourtant, malgré tout, il possède une incontestable unité, son histoire suit un développement logique. C'est qu'il a combattu sans trêve contre lui-même, opposant la raison aux passions, la volonté aux instincts. Il s'est trompé souvent, il a erré, il s'est perdu : il s'est retrouvé toujours. »

Faire de cette énergie même à se retrouver le principe même du nationalisme suisse, ce n'est pas dire que cette énergie ait produit tous ses fruits, ce n'est pas prétendre, à la façon des satisfaits, que notre démocratie peut servir de modèle aux autres : c'est rendre aux peuples fatigués, et au nôtre principalement, le courage de vivre.

(*Journal des Débats*, 18 janvier 1924.)

CHARLY CLERC.

NOTRE BONNE TERRE

(Rédaction pour cours complémentaire)

Notre terre à nous est si belle ! — L'avez-vous admirée dans sa parure printanière, toute pleine de promesses, dans la splendeur de ses étés, dans la poésie mélancolique et douce de ses automnes, dans la paix de ses longs hivers ? Elle est belle et féconde. Terres à blés, grasses et riches, terres couvertes de prairies vertes et de jardins parfumés, terres à alpages ; bonnes terres de « chez nous », où nos pères ont vécu heureux, vous êtes fécondes et jamais nos bras ne se lasseront de vous travailler. Ta voix, ô douce terre fribourgeoise, se joint à toutes les voix du passé pour nous dire : « Je suis dure à labourer et à ensemer ; la fatigue l'accablera parfois bien lourdement ; par les frais matins de mars tu sentiras peut-être la morsure vive de la gelée ; la pluie impitoyable te fera frissonner ; plus tard, au contraire, le soleil ardent alourdira ton front, y faisant couler les nobles sueurs d'un labeur béni de Dieu ! tes bras se lasseront parfois à me rendre douce et féconde ; mais je te donnerai en retour les foins odorants et parfumés pour remplir ta grange, l'herbe verte de mes alpages que tes troupeaux brouteront avec délices, les pommes de terre et les légumes que ta mère rentrera avec bonheur dans sa cave, les blés dorés que tu reverras sur ta table sous forme de miches appétissantes, les fruits de mes vergers que les enfants mangeront avec joie, l'ombre délicieuse des grands sapins dont les racines plongent en mon sein, et leur bois, le jour où le bûcheron les abattra, superbes dans leur agonie.

En me restant fidèle, tu seras un homme libre ; point d'usines étroites qui te compteront parcimonieusement l'air et la lumière ; tu vivras fort et robuste sous le grand ciel pur. Si tu aimes et comprends la nature, tout en me cultivant, tout en reposant tes membres fatigués, tu t'empliras les yeux et l'âme de la beauté des levants et des couchants ; tu jouiras du chant des oiseaux et du murmure du vent dans les peupliers ; toutes ces beautés seront tiennes ; personne ne te les ravira et tu pourras en jouir tout à ton aise. O jeune homme, écoute